

La danseuse

Kiev Renaud

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, K. (2016). La danseuse. *Moebius*, (148), 125–127.

KIEV RENAUD

La danseuse

Je sais où c'est, j'ai déjà vécu là.

Il habitait une bâtisse sur la rue parallèle à celle où je demeure avec mes parents, oui oui je vois laquelle. J'ai envie de lui demander s'il avait alors l'habitude de faire le tour du pâté de maisons, s'il avait promené un chien tous les soirs autour de ce carré de rues ou s'il y avait aidé sa fille à faire de la bicyclette sans roulettes arrière. S'il était là quand les bonbons du dépanneur du coin coûtaient un sou l'unité, et que l'été, les enfants s'y rendaient un caribou au creux de leur paume moite. S'il était là avant que l'érable argenté devant la maison blanche s'effondre pendant un orage électrique, et si après sa chute il avait vu ses branches immenses qui obstruaient la rue comme les bras d'un danseur mort.

Je le remercie de me raccompagner chez moi en voiture, je répète que j'ai un peu peur de marcher seule la nuit. Habituellement, quand on me reconduit, j'indique le chemin, je dis *il faut monter le boulevard tourner à gauche au feu d'intersection descendre un peu celle-là voilà laisse-moi ici je n'ai plus qu'une minute à marcher et toutes les rues du quartier sont à sens unique tu risquerais de t'y perdre merci encore*. Mais lui, il ne demande pas d'indications, il conduit d'un air assuré. Je me rappelle qu'il connaît la route, qu'il connaît le sentiment apaisant de retourner chez soi associé à la lumière de l'intersection devant l'école secondaire qui devient verte.

C'est quand il bifurque sur l'avenue qui longe le parc que je comprends qu'il n'emprunte pas le trajet habituel, qu'il se dirige vers le raccourci, vers l'enchevêtrement de ruelles qui mènent au cœur du pâté de maisons où je réside.

Mes mains se crispent sur l'ourlet de ma jupe. Je voudrais lui demander *s'il te plaît* de prendre un autre chemin.

Il immobilise la voiture à la lumière rouge. Je te vois sur le trottoir d'en face. Tu empruntes le chemin le plus court pour atteindre ton appartement plus rapidement; tu es sûrement très fatiguée vu l'heure avancée. La scène que tu m'as racontée tout bas se passe en hiver, le ciel a viré à l'orange à cause des nuages lourds. Il ne fait pas trop froid. Tu portes ta tuque de lutin et un pantalon de pyjama.

La voiture tourne le coin de la rue. Devant un bloc appartements rouge comme l'extrémité d'une allumette, tu marches. Un homme sort de l'ombre et agrippe ta tête. Il glisse un couteau sous tes vêtements, la lame sur ton nombril pour que tu ne bouges pas. Mon cou tourné vers l'arrière mêlé aux ballottements de la route m'étourdit. J'abandonne du regard la bâtisse rouge où les locataires cette nuit-là ont dormi l'oreiller sur la tête pour ne pas entendre tes cris qui déchiraient leur sommeil en deux. Je dis *c'est un quartier dangereux ici*. Le conducteur répond *ah oui? je n'aurais pas cru*.

Tu m'as dit ne te souvenir de rien sauf des dents de l'agresseur, droites et blanches, dont la seule imperfection était la canine gauche qui chevauchait l'incisive. L'homme qui me raccompagne fait des blagues sur l'odeur de taxi qui flotte dans son véhicule. Je regarde sa bouche avec attention. On pourrait glisser un vingt-cinq sous entre ses dents de devant, et ses canines ne dévient pas. Il n'est pas l'homme dans l'ombre. Je voudrais expliquer que, depuis cette nuit de février, je cherche l'insanité dans le sourire de chaque homme, que je me retiens de crier au meurtre pour vérifier si ça les fait bander.

Quand je me détourne des joues en peau de kiwi de l'homme pour plutôt regarder les maisons qui défilent, je te vois dans le rétroviseur. Tu cours plus vite que la voiture en tenant d'une main tes pantalons de flanelle déchirés pour ne pas qu'ils tombent sur tes chevilles, et que tu t'empêtres les pieds. Je peux t'aider; cette nuit, je ne dors pas alors que tu te fais violer à moins de cinq cents mètres de chez moi. Je demande au conducteur d'arrêter le véhicule un instant, parce que j'ai besoin d'une bouffée d'air. Il freine sec. J'ouvre la portière.

Tu rejoins l'automobile et te réfugies sur mes genoux. Il y a de la neige sur ton manteau. Tu as le souffle court et rauque, le visage rouge de larmes. Je ferme la portière, et dis *ça va mieux maintenant, on peut repartir*.

Je sens le sang entre tes cuisses imbiber ma jupe. Ta tête repose sur mon épaule. Avec le conducteur, je parle de l'été qui achève. Du bout des doigts, je frôle ton ventre charcuté, tu gémiss, je te caresse le dos doucement, comme pour te dire que tu es une princesse, que je vais laver les traces de mains sur ton corps.

Je dis *tu peux me laisser au coin de la rue, je vais faire le reste à pied*. Je dis *merci*. J'ai les larmes aux yeux de ne plus avoir peur, j'aimerais le serrer dans mes bras, mais le souvenir de toi assise sur mes genoux m'empêche de faire un mouvement vers lui.

Toi et moi marchons main dans la main. Nous ne sommes pas pressées ; à deux, nous ne risquons rien. Quand nous passons devant l'érable cassé, nous levons la tête d'un même mouvement. Ses branches n'ont toujours pas repoussé.